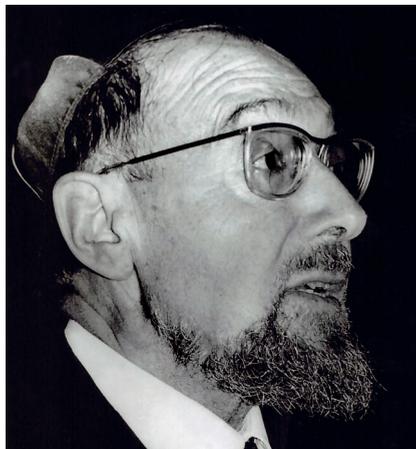


De la tourmente à la reconstruction

Biographie du
Grand Rabbin Henri Schilli

Daniel Haïk



« Le tison et la flamme »

De la tourmente à la reconstruction

**Biographie du Grand Rabbin
Henri Schilli**

par Daniel Haïk

Préface de Nicole Naouri

ÉDITIONS IN PRESS

127, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris

Tél. : 09 70 77 11 48

E-mail : inline75@aol.com

www.inpress.fr

« *LE TISON ET LA FLAMME* ». *DE LA TOURMENTE À LA RECONSTRUCTION. BIOGRAPHIE DU GRAND RABBIN HENRI SCHILLI.*

ISBN 978-2-84835-452-1

© 2018 ÉDITIONS IN PRESS

Mise en pages : Aubane Favier

Couverture : Elise Ducamp Collin

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (Loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

« Le tison et la flamme »

De la tourmente à la reconstruction

Biographie du Grand Rabbin
Henri Schilli

par Daniel Haïk

Préface de Nicole Naouri

Publié avec le soutien
de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah
et de la Fondation du Judaïsme Français.

En partenariat avec



Avec le soutien de la

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah



Fondation
du Judaïsme
Français

Sommaire

<u>Préface</u>	
Nicole Naouri	9
<u>Avant-propos de l'auteur</u>	
Daniel Haïk	13
<u>Remerciements particuliers</u>	15

1^{re} Période

L'avant-guerre

<u>Chapitre 1</u>	
Une difficile jeunesse alsacienne	19
<u>Chapitre 2</u>	
Études rabbiniques	27
<u>Chapitre 3</u>	
Les premières fonctions rabbiniques	39

2^e Période

La guerre

<u>Chapitre 4</u>	
La drôle de guerre, période de « réflexion rabbinique »	51
<u>Chapitre 5</u>	
Montpellier, ou comment dynamiser une communauté en temps de guerre	59

<u>Chapitre 6</u>	
Un visage de bonté dans l'horreur des camps d'internement	71
<u>Chapitre 7</u>	
La douleur face aux déportations	91
<u>Chapitre 8</u>	
Valence : le poids des responsabilités	107
<u>Chapitre 9</u>	
L'heure de la reconstruction	125

3^e Période

Directeur du Séminaire Israélite de France

<u>Chapitre 10</u>	
La nomination et les premiers jalons de la mission	145
<u>Chapitre 11</u>	
Grand rabbin de France par intérim	155
<u>Chapitre 12</u>	
Un souffle de vie sur le Séminaire	165
<u>Chapitre 13</u>	
Le message spirituel d'Henri Schilli : Prière, Étude, Transmission	177
<u>Chapitre 14</u>	
Le rôle du rabbin Le directeur de l'École Rabbinique et ses élèves	189
<u>Chapitre 15</u>	
Le Chabbat et les fêtes au Séminaire	205
<u>Chapitre 16</u>	
Henri Schilli, rabbin de communauté	217
<u>Chapitre 17</u>	
Le tournant des années 1960	227

<u>Chapitre 18</u>	
La vie de famille	241
<u>Chapitre 19</u>	
Le crépuscule d'une vie trop courte	251
Postface	261
Remerciements	265
Bibliographie	267

Préface

Nicole Naouri

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Lévitique 19, 18.

*« Un homme comme le rabbin Schilli existait,
et ça, cela voulait dire que D. existe. »*

Manitou (Léon Ashkenazi), *Revue Pardès*, n° 23/1997.

Il y a quelques années, découvrant dans un vieux meuble quelques pages dactylographiées intitulées « Mon activité pendant la guerre », je réalisai ce que fut l'action héroïque du rabbin Schilli durant cette période tragique et dont il n'avait guère parlé.

Lui rendre hommage par la plume m'apparut alors une évidence ; c'est ainsi que naquit le projet de ce livre, enrichi au fil de lectures, de témoignages et de rencontres.

Rien pourtant ne laissait présager le destin « extraordinaire » que serait celui du petit juif alsacien d'extraction modeste et de frêle apparence sur qui le sort s'acharne dès son plus jeune âge. Âgé de douze ans, il se retrouve à l'orphelinat de Haguenau où il poursuit ses études ; élève appliqué et studieux, sa grande gentillesse lui attire déjà la bienveillance du directeur, qui l'aide à intégrer le Séminaire Israélite de France et à réaliser son rêve : devenir le guide spirituel de ses coreligionnaires.

Animé d'un profond amour de la Torah et de son étude, très attaché à l'éducation et à la transmission, il se dépense sans compter dès le début de son sacerdoce, multipliant cours et activités de toutes sortes.

Doté d'une grande ouverture d'esprit tout en faisant preuve pour lui-même d'une extrême rigueur religieuse, il participe à la fondation des Éclaireurs Israélites de France, dont il sera l'aumônier général, tant il est conscient de la nécessité de transmettre à la jeunesse un judaïsme ouvert et authentique. « Ramener les âmes errantes », tel est l'objectif primordial du jeune rabbin qui s'attelle à la tâche avec enthousiasme.

Mais ce qui le caractérise essentiellement c'est sa disponibilité, sa grande gentillesse. Comme l'écrivit Manitou, « il était la gentillesse, et la gentillesse ce n'est pas seulement la bonté, c'est une bonté qui se donne à chacun en particulier ».

C'est durant la sombre période de l'Occupation qu'il donne toute la mesure de son empathie souriante, de son altruisme et de son courage lucide, au péril de sa vie parfois, notamment lorsqu'il accepte sans hésiter d'être Aumônier général des camps. Sa « Emouna » rayonnante et sa force de conviction font qu'il a l'art de susciter nombre de bonnes volontés, juives ou non-juives, pour participer à son œuvre de réconfort ou de sauvetage.

Jamais il n'a songé à se cacher, cela lui était inconcevable, non qu'il n'eût conscience du danger, mais « parce que le pasteur n'abandonne pas son troupeau », me dira-t-il un jour lorsque je le questionnai à ce sujet. C'est ainsi qu'avec sa sérénité, sa douceur légendaire, il réussit, dans un monde d'horreur, à transmettre, réconforter, sauver maintes fois des vies et des âmes.

Après la guerre, il poursuit son œuvre de sauvetage spirituel dans une communauté gravement touchée, en particulier auprès des enfants de déportés hébergés dans les maisons de l'OSE. Jamais la douleur d'autrui ne l'a laissé indifférent, particulièrement celle des enfants. N'avait-il pas connu lui-même l'absence de tendresse d'un père, d'une mère? Consoler ces enfants (« il venait toujours avec des douceurs », m'a-t-on rapporté), mais aussi leur donner, au sortir de la tourmente, un enseignement juif, étaient pour lui des impératifs absolus.

C'est avec le même désir de transmettre qu'il participe à l'« aventure d'Orsay », y dispensant régulièrement son enseignement et

Préface

soutenant cette institution financièrement et moralement jusqu'à sa fermeture. Il apporta sa vie durant son appui sans faille à tout ce qui contribuait à l'éducation, la transmission, que ce soit les Yechivot, la formation de cadres communautaires, les mouvements de jeunesse, Israël, sans parler de son travail communautaire : il fut selon Gérard Israël « Un Grand » Rabbin, visionnaire et innovant sur bien des plans. Il avait surtout une très haute idée de la fonction rabbinique qu'il a magnifiquement mise en œuvre avec une humilité et une modestie exceptionnelles.

On le verra dans ce livre qui lui est consacré, à travers les nombreux témoignages : tous parlent avec le même respect, la même admiration, la même gratitude de celui que la plupart des gens qui l'ont connu appelaient simplement : « Rabbi » ou « Monsieur Schilli » ; il avait la même considération pour les petits et les grands, les riches et les pauvres. Son inébranlable foi en D. en impressionna plus d'un et m'a soutenue moi-même dans l'épreuve.

Il fut un époux et un père tendre et aimant, ouvert au monde, attaché à nous transmettre la culture, l'amour des belles lettres, de la musique, des arts, mais essentiellement le respect des valeurs de la Torah.

Mes remerciements vont à notre famille, à Jacques, mon frère, qui a eu l'idée de ce livre, à son soutien efficace, à Nadine son épouse et son aide logistique tonique, à Daniel Haïk qui nous a écoutés avec attention, émotion parfois, s'est passionné pour ce personnage qu'il n'a pas connu, mon père, « ce héros au sourire si doux » qui aimait les gens.

Nicole Naouri, Jérusalem, septembre 2016.

Avant-propos de l'auteur

Daniel Haïk

Mon regretté grand-père, le rabbin Salomon Corchia est décédé à Jérusalem, il y a près de trente ans. Quelques jours après sa disparition, alors que je parcourais, avec émotion, une partie de sa correspondance, mon regard a été attiré par une lettre datant de 1962. Celle-ci accordait à mon grand-père, alors rabbin à Oran et adjoint du grand rabbin d'Algérie, David Ashkénazi, le droit d'exercer en France métropolitaine comme rabbin consistorial à part entière, et ce, en dépit du fait qu'il n'avait pas suivi le cursus traditionnel du Séminaire Israélite de France.

Cette lettre précieuse était signée de la main du grand rabbin Henri Schilli, alors directeur du Séminaire.

Je me souviens avoir, d'emblée, ressenti un immense sentiment de proximité envers ce rabbin que je n'avais pas connu mais qui, par ce geste généreux, avait permis à mes grands-parents d'entamer une nouvelle vie à Nice, après la terrible déchirure de l'exode algérien.

Mais ce n'est pas tout : quelques mois auparavant, en 1961, le grand rabbin Saül Naouri, alors grand rabbin de Nice, avait proposé à mon père, Georges Haïk, alors jeune rabbin sorti de l'École Rabbinique d'Alger, de venir le seconder sur la Riviera, en tant qu'aumônier de la Jeunesse. Mes parents avaient bien évidemment accepté cette offre qui leur permettait de tourner, plus sereinement, la page algérienne de leur existence.

Le grand rabbin Naouri était le gendre bien-aimé du grand rabbin Henri Schilli, le mari de sa fille ainée Nicole...

Voilà pourquoi lorsque Jacques Schilli, le benjamin des six enfants du grand rabbin Schilli, m'a proposé, il y a deux ans, d'écrire la biographie de son père, j'ai très vite considéré qu'il m'offrait là, sans le savoir,

l'occasion unique d'exprimer concrètement mon immense reconnaissance pour la bienveillance dont son père et les siens avaient entouré ma famille au cours de cette période si douloureuse de l'indépendance algérienne.

Cependant, je me dois d'avouer que la personnalité du grand rabbin Schilli ne m'était pas inconnue. Elle m'avait attiré naturellement tant elle correspondait à cette « vocation rabbinique » dont mon père est, aujourd'hui encore, imprégné. Mais j'étais alors encore loin de mesurer la richesse inestimable de la personnalité du grand rabbin Henri Schilli.

C'est donc en m'immergeant dans l'histoire de sa vie, que j'ai, en effet, découvert que celui qui fut le directeur du Séminaire Israélite de France de 1950 à sa mort en 1975, avait été un orphelin résilient, un jeune rabbin dynamique, un chef EI novateur, un courageux aumônier et résistant durant la Guerre, un farouche défenseur des causes justes, et enfin, et surtout, un véritable Maître, capable, avec une certaine audace pour l'époque, de sortir des sentiers battus pour aller – avant, pendant mais surtout après la Shoah – au-devant d'une Jeunesse juive qui s'interrogeait sur son identité, et qui sans le savoir, avait soif en la Parole divine.

C'est ainsi que, très vite, je me suis passionné pour cet homme qui, toujours, souriait d'un sourire bienveillant ; qui, toujours, écoutait en tendant l'oreille ; qui, toujours, savait trouver les mots justes pour séduire ou convaincre, et qui, toujours, marchait vers l'Autre, quel qu'il soit, pour l'épauler, l'encourager, le sublimer.

Cette biographie est celle d'un leader spirituel qui, plus de quarante ans après sa disparition, laisse un souvenir indéfectible à ceux qui l'ont connu ; d'un berger épris d'un amour infini pour son troupeau ; et d'un rabbin qui, par sa tolérance et sa largesse d'esprit, aura été la solide courroie de transmission entre un judaïsme consistorial à la Française tel qu'il se vivait avant-Guerre, et un judaïsme, toujours aussi conciliant, mais plus scrupuleux dans le respect de la pratique religieuse.

Même s'il n'aurait certainement pas aimé qu'on le décrive ainsi, il n'est pas exagéré d'affirmer aujourd'hui, avec le recul du temps, que le grand rabbin Henri Itzhak Schilli a été l'une des plus grandes figures du judaïsme français du xx^e siècle.

C'est l'histoire de sa vie que nous vous proposons de découvrir.

Daniel Haïk

1^{re} période /

L'AVANT-GUERRE

Chapitre 1

Une difficile jeunesse alsacienne

Au début du ^{xx}e siècle, Offenbourg n'est qu'une petite bourgade Allemande séparée de la ville de Strasbourg par le Rhin. Comme de nombreux villages de la vallée de ce splendide fleuve, Offenbourg compte alors une petite communauté juive, une synagogue et un cimetière. Mais elle bénéficie également des services d'un dispensaire. En fait, il semble que ce soit surtout cet hôpital qui attirait les familles juives de la région : « *On y venait pour y accoucher et certains restaient là-bas et s'y installaient* », expliquent d'anciens résidents juifs d'Offenbourg. Il n'est pas impossible que ce soit là la démarche de Sarah et de Max Schilli peu après leur mariage en 1905.

Max Schilli est né à Gengenbach dans le duché de Bade, en juillet 1878. On dispose de très peu d'informations sur ses origines familiales. Par contre, on en sait plus sur celles de son épouse. Serette-Sarah Kauffmann est en effet née en 1875 à Wolfisheim en Alsace, au domicile de Haïm et de Marie Kauffmann.

Marie est issue de la grande famille Bloch dont l'un des ancêtres les plus prestigieux n'est autre que le rabbin Moïse Bloch, plus connu sous le nom de « Hacham de Uttenhe ». Le petit village de Uttenhe, ou Uttenheim, situé près d'Erstein, compte au ^{xviii}e siècle, une trentaine de familles juives, dont la famille Bloch. Le futur rabbin Moïse Bloch y naît le 29 août 1790 et il aura dans sa jeunesse pour maître le rabbin de Westhoffen, Abraham Isaac Luntenschutz. Moïse Bloch

épouse Madeleine Goldschmidt qui, elle-même, est issue d'une célèbre famille de rabbins alsaciens. Son arrière-grand-père était le rabbin Tzvi Hirsch Lévy Schoplich.

Moïse Bloch sera rabbin à Strasbourg. Il est alors considéré comme l'une des personnalités juives les plus érudites de cette époque, ce qui lui vaut donc le titre de « Hacham de Uttenhe ». Il se distingue en particulier par ses connaissances dans l'étude de la *Guemara* (Talmud) et de la *Halacha*, et il dirige même sa propre petite *yechiva* (école supérieure talmudique) dans laquelle étudient une dizaine d'élèves qui deviendront eux-mêmes, pour la plupart, des rabbins, après avoir suivi le cursus de l'École Rabbinnique, alors installée à Metz. Le plus célèbre des élèves du Hacham de Uttenhe sera le futur Grand Rabbin de France, Zadoc Kahn. La réputation de sagesse du rabbin Moïse Bloch va largement dépasser les frontières de l'Alsace-Lorraine. Nombreux sont les Juifs qui viennent de loin pour le consulter et lui demander un conseil. Et l'on dit même qu'il accueille avec bienveillance des non-juifs, venus eux aussi entendre son avis. Cependant, le Hacham de Uttenhe va refuser, toute sa vie durant, d'occuper le moindre poste rabbinique officiel, préférant se consacrer à l'étude. Le rabbin Bloch, ancêtre de Serette-Sarah Kauffmann, décèdera en 1868 et sera inhumé au cimetière juif de Koenigshoffen, près de Strasbourg.

L'arbre généalogique de Serette-Sarah révèle qu'elle avait deux sœurs, Henriette et Léonie, et un frère, Henri. La famille Kauffmann possède des ramifications en France, en Allemagne mais aussi aux États-Unis. L'une des sœurs de Serette-Sarah, Henriette, a convolé en justes noces avec Victor Marter qui a une excellente situation dans le commerce du houblon à Haguenau. L'autre sœur, Léonie, se marie avec un certain M. Mayer. Au début du xx^e siècle, on retrouve la trace du couple aux États-Unis. Quant au frère, Henri, il vit lui aussi à cette époque aux États-Unis, puisque l'on a retrouvé son testament manuscrit en anglais datant du 26 janvier 1901. Henri restera célibataire et reviendra ensuite en France où il fera office de rabbin de la communauté de Forbach (Moselle), avant d'être déporté d'Angoulême vers Auschwitz avec une partie de sa communauté. On sait également que

Haïm, le père de Sarah Kauffmann, est décédé en 1926 et qu'il a été enterré à Cronenbourg.

Max Schilli est peintre en bâtiment. Il travaille çà et là mais ne parvient pas à trouver un emploi fixe. Serette-Sarah, elle, est couturière mais consacre le plus clair de son temps à son petit foyer. Les revenus sont maigres et la famille Schilli a le plus grand mal à subvenir à ses modestes besoins. Mais, pour palier ces difficultés, Serette-Sarah Schilli détient une arme efficace : l'inébranlable foi en D. qui l'anime et qui lui permet de relativiser les épreuves de la vie.

Un an après leur mariage, à Wolfisheim, Max et Sarah Schilli donnent naissance à leur fils aîné qu'ils décident de prénommer Henri-Itzhak, du nom de son arrière-grand-père maternel, Itzhak Kauffmann.

Peu après la naissance du petit Henri, Max et Sarah quittent Offenbourg pour Osthouse, un petit village alsacien qui compte à peine quelques Juifs. Désespérant d'accéder à une situation respectable, Max Schilli se laisse alors tenter par le « rêve américain ». Il a alors aux États-Unis un beau-frère Henri, une belle-sœur Léonie et même un oncle de son épouse qui pourraient peut-être lui ouvrir certains horizons professionnels. Il embarque, apparemment en 1907, vers le Nouveau Continent dans l'espoir d'y trouver un emploi stable et rémunérateur. Il est convenu que s'il y parvient, il fera alors venir sa femme et son fils.

Mais cette tentative va s'avérer infructueuse. Après avoir effectué toutes sortes de petits travaux sans lendemain, Max décide de rentrer au pays en 1909... sans toutefois renoncer définitivement à ses aspirations. Début 1912, trois ans après son retour, il fait une seconde tentative. Avant de reprendre un bateau pour les États-Unis, il embrasse sa femme, qui est alors enceinte, et son fils Henri. Il ne les reverra jamais. Max Schilli apprendra par télégramme la naissance de sa fille Mariette en mai 1912. Pour lui, l'aventure américaine se terminera accidentellement le 2 adar (février) 1913. Peu après, Sarah reçoit un télégramme lui annonçant la mort de son mari.

La date du *yahrzeit* (anniversaire du décès) de Max Schilli est la première à avoir été inscrite sur la page de garde du *sidour* personnel de la mère du rabbin Schilli qu'il a ensuite conservé. Sur cette page figureront par la suite, conformément à une ancienne et émouvante

tradition alsacienne, les dates de *yahrzeit* des parents et proches du grand rabbin.

Restée seule, Serette-Sarah rencontre d'immenses difficultés matérielles pour élever ses deux jeunes enfants. Elle est surtout préoccupée par leur éducation juive. Un jour, elle trouve son fils Henri en pleine contemplation devant un crucifix et prend alors immédiatement la décision de quitter Osthouse pour rejoindre une petite ville où se trouvent une communauté et surtout une école juive. Les Schilli vont donc s'installer, vers 1912, à Obernai. Le jeune Henri va y grandir et c'est là qu'il fait la connaissance de la famille Neher. À cette époque, Albert Neher est président de la communauté d'Obernai. Henri Schilli devient vite le camarade de jeu des aînés de ses enfants, Hélène et Richard. On raconte que les murailles d'Obernai étaient l'aire de jeu de prédilection d'Henri Schilli et des deux enfants Neher. Le plus jeune des Neher, le célèbre professeur André Neher, ne naîtra qu'en 1914 et Henri Schilli se souviendra avoir assisté à sa *Brit Mila*. Lorsqu'il ne joue pas, et qu'il a terminé ses devoirs, le jeune garçon aime se promener seul dans la campagne alsacienne et, très jeune, se passionne pour la nature. Sur le plan religieux, c'est à Obernai qu'il va se familiariser avec la liturgie alsacienne qu'il affectionnera particulièrement durant toute sa vie. Lui, qui a une jolie voix, aime écouter le *hazan* (chantre) de la ville, Léopold Kaufmann, qui est féru de cette liturgie. Henri Schilli devient un élève studieux de la petite école juive locale et ce, bien que l'instituteur principal se montre sévère et ne tienne pas vraiment compte de la situation sociale difficile du petit orphelin. Henri suit, par ailleurs, avec assiduité les cours du rabbin d'Obernai, Émile Schwartz, qui est un pur produit du fameux Séminaire Rabbinique du rabbin Azriel Hildesheimer à Berlin. Il s'agit d'un séminaire réputé pour son orthodoxie et dont le directeur entre les deux guerres mondiales sera le rabbin Yehiel Yaacov Weinberg, le « Sridé Esh », sommité religieuse reconnue en Europe. La relation nouée avec le rabbin Schwartz aura un impact très profond sur Henri Schilli et renforcera les convictions religieuses que sa mère lui avait transmises dès son plus jeune âge.

Mais malheureusement le sort va, à nouveau, s'acharner sur l'enfant. Peu après le déclenchement de la Première Guerre mondiale,

sa mère, Serette-Sarah, tombe gravement malade. Henri Schilli n'a alors que 9 ans et demi. Et pourtant, c'est lui qui va, avec une tendre affection et un dévouement sans limites, soigner sa mère et veiller sur sa petite sœur. Si bien que dans la famille Neher on disait : « *À dix ans, Henri Schilli avait déjà gagné sa place au Paradis, tant la bonté, le dévouement, le désintéressement, l'héroïsme quotidien... étaient déjà réunis et visibles en lui.* »

Serette-Sarah Schilli succombe en 1918, probablement des suites de l'épidémie de grippe espagnole qui se propage à la fin de la Première Guerre mondiale. Alors qu'il n'a que douze ans, Henri Schilli se retrouve seul au monde, avec sa sœur Mariette, âgée de six ans. La communauté d'Obernai se mobilise pour venir en aide aux deux orphelins. Ses responsables choisissent alors d'envoyer Henri à l'orphelinat « Les Cigognes » d'Haguenau, tandis que sa sœur devient pensionnaire à l'orphelinat juif de filles de Strasbourg.

L'orphelinat d'Haguenau avait été fondé en 1904, à l'initiative du rabbin de la ville Marc Lévy, grâce à un don très conséquent versé par Aron-Marc Rehns, un bienfaiteur juif, natif de la ville ayant fait fortune à Paris. Lorsque Henri Schilli y est admis en 1918, l'institution est dirigée par Simon Weil et son épouse Céline. La vie dans cet orphelinat n'est pas facile pour le jeune garçon et la discipline y est particulièrement sévère, comme le mentionnent Freddy Raphaël et Robert Weyl dans leur ouvrage *Regards nouveaux sur les Juifs d'Alsace* : « *La jeunesse du grand rabbin Schilli avait été difficile : il s'était trouvé très tôt à l'orphelinat de Haguenau, à une époque où les orphelins arboraient un uniforme et étaient assis à la synagogue sur des bancs réservés qui les isolaient du reste de la communauté.* » Pourtant, comme le souligne dans son livre *Souviens-toi d'Amalek*, Frédéric Shimon Hammel (dit Chameau), « *jamais on ne l'entend se plaindre* ». Comme si, très jeune, Henri Schilli avait appris à se contenter de son sort dans ce monde-ci. Lors de rares moments de détente accordés par l'institution, Henri rend visite à son oncle, Victor Marter et à sa tante Henriette, qui appartiennent à ce qu'il est convenu d'appeler la « bourgeoisie juive locale ». Ils tentent de rendre la vie du jeune garçon un peu plus agréable. On raconte qu'un soir tous les

enfants de l'orphelinat avaient été punis et privés de dessert. Mais par chance, ce même soir, Henri Schilli était invité à dîner chez son oncle et sa tante. Il avait alors ramené une pomme que tous les enfants punis, ou presque, avaient croquée avidement !

Forgé à la dure par les épreuves de la vie, Henri Schilli est un garçon sensible et discret. Le directeur de l'orphelinat Simon Weil le remarque et, très vite, se prend d'affection pour lui. D'ailleurs, Henri Schilli n'oubliera jamais le dévouement du couple, qui n'avait pas d'enfants, à son égard. Ainsi, lorsqu'il apprendra le décès, en février 1929 de Céline Weil, alors qu'il poursuit ses études de rabbin au Séminaire à Paris, il effectuera le déplacement jusqu'à Haguenau avec l'un de ses anciens camarades, pour assister à ses obsèques. Dans un émouvant éloge funèbre, il rendra un hommage appuyé à celle qui fut, pour lui, comme une mère et lui donna confiance en l'avenir. La date du décès de Simon Weil, qui disparaîtra après son épouse, sera inscrite par Henri Schilli sur la page de garde de son *sidour* personnel aux côtés de celles de ses parents, Max et Serette-Sarah.

Au printemps 1919, alors que l'on lit dans les synagogues, « Kedo-chim », la Paracha hebdomadaire, Henri Schilli célèbre sa Bar Mitzva à l'orphelinat d'Haguenau. Et c'est la communauté d'Obernai qui prend en charge les frais occasionnés par la petite fête organisée pour réjouir le jeune orphelin. Par la suite, Henri ira régulièrement compléter le *minyán* dans la petite communauté de Lembach, proche d'Haguenau, communauté dirigée alors par des parents proches de Samuel Sandler, le père du rabbin Yonathan Sandler assassiné avec deux de ses enfants devant l'école Otzar Hatorah de Toulouse le 19 mars 2012. Par la suite, nous le verrons, la famille Sandler sera très proche des Schilli.

À la fin de la Première Guerre mondiale, et après le retour de l'Alsace-Lorraine sous souveraineté française, le Consistoire Central prend l'initiative d'encourager les jeunes juifs alsaciens à devenir rabbins en leur offrant une bourse d'études au Séminaire israélite de France. Depuis 1919, l'orphelinat d'Haguenau reçoit ainsi du Consistoire une bourse qui revient d'office, au meilleur élève. À la fin de l'année scolaire 1920-1921, c'est Henri Schilli qui se voit attribuer cette bourse. Mais, par modestie, le rabbin racontera plus tard à ses proches

qu'il n'avait pas vraiment mérité cette bourse et qu'il l'avait obtenue à la suite de la défection d'un élève de l'orphelinat qui n'avait pas la moindre intention de faire carrière dans le rabbinat. Pourtant, en 1975, durant les Shiva (les sept jours de deuil) du grand rabbin, cet ancien élève des « Cigognes » est venu rendre visite à la famille Schilli. Il a alors fourni une autre version des faits : *« Je sais que le grand rabbin a dû dire qu'il ne méritait pas cette bourse. Mais ce n'est pas vrai : le véritable meilleur élève de l'orphelinat, c'était lui, pas moi, et cette bourse il l'avait amplement méritée. »*

Henri Schilli a 15 ans et demi lorsqu'en septembre 1921 il part à Paris. Abraham Deutsch, futur grand rabbin de Strasbourg, qui fait alors sa connaissance écrira au moment du décès d'Henri Schilli : *« Aussi loin que remontent mes souvenirs, c'est-à-dire depuis 1921, je vois mon ami Schilli toujours pareil à lui-même, modeste jusqu'à l'humilité, ouvert à toutes les suggestions et pénétré d'une sincérité palpable... et qui spontanément lui ouvrait tous les cœurs. »* Avant son départ, sa tante Henriette Marter de Haguenau lui a préparé son trousseau d'étudiant. Mais s'il quitte l'Alsace, l'Alsace ne va, quant à elle, jamais le quitter. Durant toute sa vie, Henri Schilli se réclamera avec une certaine fierté de sa tradition alsacienne. Comme l'indique son fils, Jean-Pierre Schilli, dans un exposé public sur la vie de son père, présenté en 2010 à l'invitation de la Société d'Histoire des Israélites d'Alsace et de Lorraine (« Henri Schilli, un itinéraire ») : *« Pourquoi évoquer la personnalité d'Henri Schilli dans un colloque sur l'Alsace alors qu'il n'a jamais eu le moindre poste rabbinique dans cette région ? La raison en est simple : ses racines étaient en Alsace. Et il ne les a jamais oubliées... L'Alsace restera présente dans sa vie : il s'y rendait chaque année (à l'exception de la période de la guerre), se recueillait sur les tombes familiales et rendait visite aux membres de sa famille maternelle. Il aimait cette terre d'Alsace, non seulement pour les nombreuses manifestations d'une très ancienne présence juive, mais aussi pour ses paysages si beaux et émouvants. Et enfin à la maison, s'il ne parlait pas le "Yiddisch Taïtsch", car nous ne le comprenions pas, il aimait émailler la conversation d'expressions familières ».*

Figure majeure du judaïsme français au XX^e siècle, le grand rabbin Henri Schilli fut, pendant un quart de siècle (1950-1975), directeur du Séminaire Israélite de France et, pendant près de trois ans (1952-1954), grand rabbin de France conjointement avec le grand rabbin Jacob Kaplan.

Orphelin très jeune, élevé en Alsace, il devient rabbin par vocation. Aumônier des camps d'internement dès 1940, il se distingue par son courage en sauvant de nombreuses vies au péril de la sienne. Après 1945, il se consacre entièrement à la reconstruction de la communauté juive de France décimée par la Shoah.

Cet ouvrage retrace le parcours de ce rabbin hors du commun, figure emblématique du judaïsme français. Sous la plume de Daniel Haïk se dessine la personnalité exceptionnelle d'un homme ouvert à l'autre et tout entier dans l'action. Au terme d'une très longue enquête auprès de tous ceux qui l'ont connu, l'auteur nous guide sur un chemin de vie qui, des affres de la Guerre à la renaissance de l'État d'Israël, en passant par la reconstruction du judaïsme français et l'accueil des Juifs d'Afrique du Nord, n'a jamais transigé avec les valeurs fondamentales du judaïsme.

Journaliste franco-israélien, installé à Jérusalem depuis 35 ans, **Daniel Haïk** est analyste politique de la chaîne I24news et rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Haguesher*. Il a été pendant 30 ans, l'une des « voix » connues de la fréquence juive parisienne. Conférencier, il est l'auteur d'une biographie d'Ariel Sharon : *Sharon, un destin inachevé*, 2006, Éditions de l'Archipel.

L'ouvrage est préfacé par Nicole Naouri, l'aînée des six enfants du Grand Rabbin et de son épouse Simone Schilli.

ISBN : 978-2-84835-452-1
22 € TTC – France

www.inpress.fr



En partenariat avec



Avec le soutien de la



Fondation
du Judaïsme
Français